

---

## IMPUDEURS MÉDIATIQUES

---

NELLY QUEMENER  
ET  
FLORIAN VOROS

---

« Pornification », « hypersexualisation », « porno-chic », « culture de strip-tease », « banalisation de la pornographie », autant de termes qui sont couramment mobilisés pour décrire une visibilité croissante de la sexualité dans la sphère publique. S'il est des la fin du 19<sup>e</sup> siècle question de « marée pornographique » et de « masses gangrénées<sup>1</sup> », il semble bien y avoir une spécificité du moment contemporain : celle-ci réside entre autres dans l'avènement de pratiques numériques d'auto-représentation de l'intimité, dans les nouvelles possibilités de sociabilité sexuelle sur des sites de réseaux sociaux, dans l'utilisation de la sexualité à des fins marketing ou encore dans l'accessibilité accrue des images pornographiques. De tels phénomènes, parce qu'ils donnent la part belle à la sexualité sous des formes médiées, ne sont pas sans réactiver des peurs à l'égard tout à la fois de la massification des médias et de la publicisation de sexualités protéiformes. Le langage qui prédomine depuis le début des années 2000 et l'expansion d'Internet est ainsi celui des « risques » et des « dangers » que feraient encourir la mise à disposition de publics « vulnérables » d'images jugées obscènes<sup>2</sup>.

Les nombreux rapports officiels, de celui de 2002 sur *La violence à la télévision* à celui de 2012 sur *L'hypersexualisation des petites filles*, pointent par exemple « les dommages psychologiques », « l'atteinte à la dignité humaine »<sup>3</sup>, « le sentiment de trouble et de culpabilité »<sup>4</sup>, « les perturbations psychiques et les dérèglements de comportements analogues à ceux d'un abus sexuel »<sup>5</sup> que provoquerait cette « banalisation » de la pornographie. Ils condamnent cette dernière en tant que « phénomène insidieux qui a modifié nos codes corporels, sexuels, culturels et donc sociétaux » promouvant une « conception de la sexualité détachée de l'amour ». Ce langage a en outre sous-tendu le cadre d'interprétation raciste de certains événements. Aussi psychologues et essayistes ont-ils fait des « tournautes » en 2001, puis des « émeutes » parties de Clichy-sous-Bois en 2005 et de Villiers-Le-Bel en 2007, les symptômes d'une « déshumanisation » et d'une « barbarie » conséquentes à la circulation de représentations de la violence et de la sexualité dans des milieux sociaux prétendument caractérisés par la défaillance du contrôle parental. De tels propos viennent à l'appui d'une rhétorique

1. A. Stora-Lamarre, *L'Enfer de la III<sup>e</sup> République : censeurs et pornographes (1881-1914)*, Paris, Imago, 1989, p. 49.

2. F. Voros, « La régulation des effets de la pornographie », *Hermès*, n°68, 2014, p. 125-129.

3. C. Jouanno (dir.), *Contre l'hypersexualisation, un nouveau combat pour l'égalité*, Paris, Sénat, 2012, p. 81-90.

4. B. Kréngel (dir.), *La violence à la télévision*, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, 2002, p. 27.

5. *Ibid.*

sécurité de la « protection de la jeunesse », qui sonne alors comme un appel à un retour à l'ordre moral face aux désordres qu'amènerait la conjonction d'une hypermédialisation et d'une hypersexualisation. Surtout, la condamnation du sexe en public par ce mélange de « danger » et de « protection » contient en creux l'idée d'une frontière imperméable, voire naturelle, entre public et privé, réservant la sexualité au seul espace domestique.

Il ne s'agit pas ici de substituer à sa condamnation morale une célébration naïve du sexe en public. Les transformations économiques et culturelles qui accompagnent cette nouvelle publicité de la sexualité ne sont pas en effet sans poser des problèmes éthiques et politiques, que l'on pense aux situations d'exposition médiatique involontaire, aux dimensions normatives des sexualités montrées, ou encore aux nouvelles formes de division et de (non-)rémunération du travail sexuel. Ce numéro propose néanmoins de dépasser le débat « pour » ou « contre » et d'ouvrir à l'imagination critique pour penser cette nouvelle conjonction historique. Pour cela, il paraît dans un premier temps nécessaire d'historiciser ces phénomènes. On oublie trop souvent que la réservation de la sexualité à la chambre à coucher est une invention récente<sup>6</sup>, liée à l'avènement des normes de pudeur, à la distribution des espaces entre parents et enfants au sein de l'habitat familial ainsi qu'à la pénalisation de la sexualité en public par « l'outrage aux bonnes mœurs ». Il s'agit par ailleurs d'interroger les reconfigurations contemporaines du privé et du public auxquelles renvoie cette dite hypersexualisation. En pensant les articulations entre les oppositions public/privé et normal/anormal, les théories queer insistent ainsi sur la dimension conflictuelle des processus de publicisation et de privatisation de la sexualité. Ce qui apparaît comme une publicisation croissante de la sexualité gay se fait par exemple également au profit d'un renforcement de logiques

de privatisation de l'homosexualité, notamment amenées par l'avènement d'un modèle conjugal orienté autour de la vie domestique<sup>7</sup>. De même, si une certaine hyper(hétéro)sexualité apparaît de plus en plus centrale dans l'expérience ordinaire des rues et des transports publics avec la publicité « porno-chic », celle-ci coexiste avec la marginalisation d'autres expressions publiques de la sexualité, comme le rappellent le délit de « racolage passif » ou encore l'homophobie ordinaire qui organise l'espace urbain. Interrogés depuis leurs marges, les processus de privatisation et publicisation de la sexualité révèlent ainsi les complexités qui les traversent. Dans le sillage de ces travaux ainsi que de l'étude des représentations médiatiques de la sexualité développée au sein des *Porn Studies*<sup>8</sup>, ce numéro explore les logiques simultanées de privatisation et de publicisation depuis l'angle des sexualités alternatives et/ou historiquement marginalisées.

### MÉDIATIONS

Un premier axe de ce numéro se constitue autour de contributions qui interrogent la médiation technique des sensations, expériences, rencontres et cultures sexuelles. À partir d'une enquête menée à Sydney sur les usages des applications de drague gay géolocalisée, Kane Race interroge la place de ces technologies dans les sociabilités sexuelles. Contre l'idée selon laquelle Internet privatise-rait la sexualité gay aux dépens de la fréquentation des parcs, des saunas et des sex-clubs, il souligne que ces dispositifs numériques font émerger des formes d'exposition de soi et de mise en relation avec autrui qui génèrent de nouveaux mondes sexuels. Dans l'entretien qu'il a accordé à Fred Pallier, Hans S. décrit quant à lui, depuis sa cabine de projectionniste, la salle de cinéma pornographique comme un dispositif technique qui configure une posture spectatorielle et une manière de « faire public », constitutives selon lui d'une culture

cinéphilique à part entière. Sortant également de la cinéphilie porno du placard, Bruce propose une réflexion passionnée sur l'intensité de la relation du public avec les icônes masculines du porno gay. Il s'attarde sur son expérience sensorielle des performances pornographiques de François Sagat et Jeff Stryker pour saisir la spécificité du culte des *pornstars*. S'appuyant sur dix ans de enquête à travers les pornographies numériques, Susanna Paasonen revient dans l'entretien quelle a accordé à Florian Yvoros sur sa conceptualisation de la pornographie comme médiation de l'intensité sensorielle du sexe. La pornographie devient à travers ce travail théorique le lieu de l'élaboration d'un nouveau modèle communicationnel centré sur les affects plutôt que sur les représentations.

### REPRÉSENTATIONS

Un second axe de ce numéro se constitue autour de contributions qui posent à nouveaux frais la question des enjeux politiques de la sexualisation de la sphère publique. À travers une cartographie de la post-pornographie, la contribution de Marie-Anne Paveau esquisse une nouvelle stratégie politique inspirée du slogan de la *post-pornstar* Annie Sprinkle : la réponse à une mauvaise sexualisation de la sphère publique n'est pas sa déssexualisation mais sa resexualisation féministe. En désignant la pornographie comme un lieu d'apprentissage de techniques sexuelles du corps, elle érige également sa consommation en espace de conflictualité politique. À travers une analyse de la série télévisée *Masters of Sex*, Stéphanie Kumert et Sarah

Lécosseas prennent à rebrousse poil le discours de façade qui entoure cette dernière. Quoique se targuant de montrer sans tabou la sexualité dans le contexte puritain de l'Amérique des années 1950 et quoiqu'érigeant la sexualité en lieu d'émancipation féminine, la série limite en réalité cette monstration à une sexualité au sein du couple hétérosexuel, associé au développement de sentiments amoureux. Depuis sa

position d'intervenante dans un programme de promotion de l'égalité filles-garçons, Natacha Chetouti analyse quant à elle la réception de la controverse autour de la « théorie du genre » par des collégiennes de la banlieue parisienne et interroge le rapport entre l'espace public et la salle de classe. Elle montre comment les sexes grammes d'éducation à l'égalité entre les sexes et les sexualités n'ont pas anticipé l'articulation des discriminations sexistes et homophobes avec les rapports de classe et de race.

Ces sept contributions textuelles sont associées à deux contributions visuelles. Dans la série de découpages pliés « Pornopapillons », Tito Gascul propose, à travers un détournement en trois dimensions de photos sur papier glacé de magazines pornographiques, une nouvelle expérience visuelle de la texture des images et des corps qu'elles représentent. De son côté Tom de Pékin offre avec « Sortie du soir » une balade bucolique aux couleurs éclatantes à travers des parcs, des plages et des bretelles d'autoroutes qui, les nuits d'été, deviennent des scènes d'une drague gay onirique.

6. N. Elias, *La civilisation des mœurs*.

trad. P. Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy, 1973 (1939).

7. L. Berlant et M. Warner, « Sex in Public », *Critical Inquiry*, vol. 24, n°2, 1998, p. 547-566.

8. C. Smith, F. Atwood, « Anti/pro/critical porn studies », *Porn Studies*, vol. 1, n°1-2, 2014, p. 7-23.